

Vu et entendu

En marche !

Par-delà les années – et les siècles ! – le festival Musica de Strasbourg reste le grand rendez-vous français de la création musicale. Benoît Fauchet, Pierre Rigaudière et Patrick Szersnovicz ont glané les temps forts de cette trente-quatrième édition.

MRIRIDA D'ESSYAD.
Strasbourg, Cité de la musique
et de la danse, le 24 septembre.



« Nous quittons ce bas monde serrés l'un à l'autre – Aux autres je me suis vendue, à toi je me suis donnée », ainsi parlait Mririda N'Ait Attik, poétesse, hétéraire berbère ayant fasciné ceux qui l'ont approchée dans ce Haut-Atlas marocain où résonnaient ses vers, chants et danses dans les années 1920. Ces mots accueillent le spectateur, lors de la création du sixième ouvrage lyrique d'Ahmed Essyad (né en 1938), commande de l'Opéra national du Rhin, dans le cadre du festival Musica. Le compositeur convoque les rythmes, modes et couleurs amazighes de son Maroc natal, mais n'en abuse guère. Son écriture instrumentale riche, active, sachant ménager des instants de détente dans la tension accumulée, témoigne d'une inscription dans un « bel aujourd'hui » sa-

vant, cultivant un héritage post-sériel audible. Du fil à retordre pour la vingtaine de jeunes musiciens du Conservatoire et de l'académie supérieure de musique de Strasbourg, guidés par un bras qui ne tremble pas – celui de Léo Warynski : résultat professionnel, à défaut d'atteindre la pleine jouissance sonore.

Côté chœurs, dessinés à l'antique, très présents pour une partition de chambre, on a fait appel à ceux de l'Opéra du Rhin, alors que les jeunes chanteurs de l'Opéra-Studio se partagent les rôles solistes. Mririda, une de ces vénéneuses dont les annales lyriques raffolent, n'échappe pas au soprano pulpeux, sensuel, ni au caractère bien trempé offert par Francesca Sorteni – à suivre ! Quant à Coline Dutilleul, elle n'a certes pas l'âge de sa Vieille femme mais son mezzo précis, éloquent et bien irrigué séduit.

Sur ce plateau moins gâté par l'écriture que la fosse, les messieurs (officier, étranger, mercenaire) font plus pâle figure. Peu

importe puisque l'ouvrage chante avant tout la liberté des femmes, leur résilience, leur foi en la vie. Le livret de Claudine Galea l'évoque en une veine certes plus poétique que théâtrale, comme la mise en scène vaporeuse d'Olivier Achard, minimaliste dans son décor de voiles blancs animés d'images projetées. En une heure vingt, mille et une notes ciselées dans une économie modeste faisant le pari de la jeunesse : le compte est bon.

Benoît Fauchet

**Musica, du 23 septembre
au 1^{er} octobre.**

Avec l'opéra d'Ahmed Essyad, la création phare du premier week-end de Musica était celle des *Chroniques triennes* de Pierre Henry. Cette vaste (une heure) fresque acoustique impressionne moins pour les sons utilisés que pour le pouvoir narratif de leur traitement et de leur assemblage ; mais, à plusieurs reprises on regrette une ambiance naturaliste frôlant l'anecdotique. Face à ce long format, les pièces plus brèves proposées lors du double concert rétrospectif du GRM (Groupe de recherches musicales) ont leur mot à dire, tel le récent *Cielo Vivo* de Vincent Carinola (né en 1965) qui illustre joliment une certaine tendance instrumentale de l'art électroacoustique.

Cette confrontation des formats, qui se joue en filigrane, trouve un développement dans les deux concerts suivants. Acte I : d'un côté, l'immense cathédrale de Strasbourg mise en vibration par le RIAS Kammerchor et le Münchener Kammerorchester. Après l'économiste *Responsorio delle Tenebre* (2001) de Salvatore Sciarrino, trope très adroitement

greffé sur du plain-chant grégorien, *Disputatio* (2014) de Pascal Dusapin se déploie dans une temporalité plus extensive. Davantage que les deux solistes qui portent l'argument de la pièce, c'est le petit chœur féminin, encore plus cristallin que l'harmonica de verre, qui donne le frisson. La grande plénitude d'une écriture chorale qui semble se souvenir du style harmonique de Poulenc – appréciable contrepoint à une modalité un peu étouffante – met remarquablement en valeur l'excellent chœur berlinois. Par défaut de densité, les textures des cordes sont moins gratifiantes pour les musiciens munichois.

Acte II : Pierre-Laurent Aimard, entouré d'Antoine Tamestit et du clarinettiste Mark Simpson, dans un programme où un jeu de miroirs fait se croiser les références et révèle des symétries. Des extraits des *Signes, jeux et messages* et des *Játtok* du Hongrois György Kurtag, assemblés sans coutures, interprétés avec ferveur et rigueur, soulignent une certaine communauté d'esprit avec les *Bunte Blätter* ou les *Märchenerzählungen* de Schumann.

C'est précisément cet opus tardif de Schumann, combiné avec l'*Hommage à R. Sch* de Kurtag, qui irrigue de façon souterraine l'*Hommage à Gy. K.* (1997-2003, révision 2011) de Marco Stroppa. Chacune de ces sept petites pièces peint un tableau où tout est exactement à sa place. Chaque accord, chaque arabesque, chaque harmonique de l'alto avec sourdine de plomb, chaque corde bloquée dans le piano ou bruit des doigts courant sur la clarinette basse, apparaît comme évident, nécessaire. Un tel chef-d'œuvre plaide pour la condensation du discours musical. *Pierre Rigaudière*

Mririda, opéra né dans le creuset du métissage pour chanter la liberté des femmes.



© A. GAHNER



Le Münchener Kammerorchester défend la musique de Pascal Dusapin (ci-dessus), et le Quatuor Diotima celle d'Alberto Posadas.



Le festival strasbourgeois a, dans sa deuxième semaine, révélé quelques sommets. L'Espagnol Alberto Posadas (né en 1967) semble aujourd'hui assumer à lui seul l'écrasant fardeau de l'évolution historique du langage musical, comme l'ont fait en leur temps Schönberg, Boulez ou Stockhausen. Il aborde une nouvelle phase de développement avec son cycle *Sombras* (2010-2012) pour quatuor à cordes augmenté, dans certains de ses cinq volets, d'une voix de soprano et d'une clarinette basse (Quatuor Diotima, Sara Maria Sun, Carl Rosman). Musique qui, par la densité, la complexité de la pensée et de la structure, l'intensité et la nouveauté de l'expression, ouvre de fascinantes perspectives.

Perspectives déjà entrevues dans son vertigineux *Sinolon* (2000) pour clarinette seule, page d'une extraordinaire virtuosité remarquablement interprétée par Armand Angster lors d'un beau concert de l'ensemble Accroche Note. En créations françaises, les œuvres pour orchestre de Posadas, en particulier *La Lumière du noir* (2010) et *Anamorfoxis* (2008 - Ensemble Linea, Jean-Philippe Wurtz), font

preuve d'une même puissance d'impact, d'une même texture inouïe, ciselée et foisonnante d'invention; mais elles s'inscrivent davantage dans une filiation Varèse-Xenakis-Guerrero librement assumée.

Mieux encore peut-être que dans son ambitieux et fort réussi concerto pour alto *Emergences-Résurgences* (2016 - Tabea Zimmermann, Orchestre national des Pays de la Loire, Pascal Rophé), le Suisse Michael Jarrell (né en 1958) offre dans sa plus concise pièce pour neuf musiciens *Verüstelungen (Assonance Ic)* (2016) un condensé aussi raffiné qu'explicite de son art. Donnée elle aussi en création mondiale (et fort bien défendue par l'ensemble autrichien PHACE dirigé par Joseph Trafton), cette page répudie les artifices byzantins dès le choix de sa distribution instrumentale (flûte, deux clarinettes, piano, percussion, cordes solistes). Elle pratique sans fausse honte une harmonie et une polyphonie radicales et savamment dosées, dont les lignes tour à tour légères, translucides ou très mouvementées se rejoignent, se nouent et se fuient en un parfait équilibre.

Patrick Szersnovicz